

COMPTES RENDUS

Compte rendu "Origins of Church Wealth in Mexico, Ecclesiastical Revenues and Church Finances (1523-1600)", par John Frederick Schwallier, University of New Mexico Press, 241 p., 1985.

Les titres sont parfois trompeurs, et celui-ci l'est doublement. D'abord par excès, car il s'agit presque exclusivement du clergé séculier. Surtout par défaut, car l'ouvrage va bien au-delà de la simple économie: par quelques chapitres (les plus originaux) il confine à l'histoire sociale, éclaire certains traits de mentalité. Il pouvait difficilement en être autrement s'agissant d'une institution aussi profondément immergée (malgré elle?) dans le siècle. Le livre de J.F. Schwallier présente une autre originalité: alors que les études sur la fortune ecclésiastique à la fin de l'époque coloniale abondent¹, la lacune était quasi-totale pour les prémices. Elle est aujourd'hui comblée, du moins pour le Mexique.

Pourtant un tel travail s'imposait, et pour cela il n'est que de rappeler l'importance de la dîme. D'abord par son ampleur, même si dans la pratique elle représentait un peu moins de 10% de la production agricole (l'auteur est ici peut-être optimiste), atteignant dès 1576 la somme globale de 146 819 pesos. Plus encore parce qu'avec les produits du tribut royal et une partie de la production des haciendas elle constituait le surplus commercialisable agricole. Surtout parce que par son rôle dans le phénomène de capitali-

sation (fermiers des dîmes), dans l'entretien du clergé, elle apparaît essentielle.

Dans ce contexte l'histoire de la dîme dicte celle de la fortune de l'institution, la ligne de partage des eaux se situant dans la décade 1570-1580. Après une première période de mise en place, de tâtonnements (jusque vers 1550), la collecte de la dîme se révèle fructueuse, directement entre les mains du chapitre dans les régions centrales (archevêché de Mexico), affermée dans les zones périphériques (Oaxaca, Guadalajara). De 1562 à 1576 son volume global est plus que doublé. Pour la hiérarchie, dans un contexte de vaches grasses, elle assure une bonne part du financement. La fin des années 1570 apparaît difficile: l'auteur incrimine la crise démographique, mais les mécanismes d'ensemble demandent à être approfondis. D'où une remise en cause partielle de la dîme comme source première de financement dans la dernière partie du siècle. Cette crise a d'ailleurs l'intérêt de mettre à nu certaines tensions à l'intérieur des cathédrales (c'étaient elles qui bénéficiaient prioritairement de cette taxe): menaces de démission de certains chanoines, amputation de moitié des salaires des musiciens de la cathédrale de Mexico, procès en chaîne... Ce n'est certainement plus ici de la macro-histoire économique, et c'est presque de l'histoire des mentalités.

Cette même décade, avec une accentuation de la concentration économique (encore la crise), avec le troisième concile provincial qui met en place définitivement les structures de la réforme catholique et privilégie la justification par les oeuvres, voit le développement de la seconde source de richesse, les oeuvres pies.

L'auteur nous en donne un catalogue circonstancié. Une approche globale de cet apport était impossible pour une période aussi haute, cependant une étude plus sérieuse, à travers une source homogène (*Actas de Cabildo? corpus de testaments?*) aurait permis de mieux pondérer les divers éléments. Même l'étude des quelque 65 chapellenies du XVII^e siècle retrouvées au *Juzgado de Capellanías* aurait pu être encore plus systématisée. Malgré tout l'analyse reste d'une grande richesse et la comparaison de la chapellenie avec un mini-majorat ouvre de larges perspectives sociologiques.

Dîme et chapellenie concernent pour l'essentiel la haute hiérarchie et toute une plèbe cléricale urbaine (aux contours encore mal dessinés dans cette étude). Mais il est toute la frange du clergé séculier rural (essentiel surtout après la promulgation de l'*Ordenanza del Patronazgo* de 1574) à la charge tantôt des autorités, tantôt des paroissiens espagnols mais aussi de plus en plus des indigènes (nourriture, taxation des sacrements à travers la généralisation des *aranceles*). Là encore l'analyse économique débouche sur des cas individuels presque aussi explicites que le fameux *Códice Sierra*: en 7 mois un curé de l'évêché de Puebla aurait extorqué aux indigènes 110 *gallinas de Castilla*, 74 *de la Tierra* plus 35 fanègues de blé. Au-delà de ces abus c'est toute une peinture de la société villageoise qui s'ébauche.

Précisément, nous restons un peu sur notre faim: il manque l'étude circonstanciée du deuxième volet, qui donnera cohérence à l'ensemble, celle de la société ecclésiastique. Pour des raisons diverses, les deux ont été dissociés, la seconde partie

1. La dernière en date est l'article de A. Lavrin, "El Capital Eclesiástico y las Elites Sociales en Nueva España a Fines del Siglo XVIII", *Estudios Mexicanos*, vol. 1, n° 1, pp. 1-28.

fera l'objet d'un ouvrage de parution prochaine. Certains des notations contenues ici prendront alors tout leur relief. Sans doute même l'auteur a retenu un peu sa plume en prévision de l'autre étude: c'est dommage pour le lecteur qui aurait aimé à travers tel testament ou inventaire mieux apprécier la fortune d'un chanoine, d'un clerc vivant de messes glanées, d'un *beneficiado* rural.

Plus gênant est un relatif manque de recul, d'une appréciation globale de l'ensemble, même vers 1600. Que représente alors la fortune des religieux (jésuites et autres) face à celle des séculiers? Quel est le poids précis du revenu ecclésiastique face au laïc (royal en premier lieu)? Quelques notations fugaces, partielles, révèlent que nous ne sommes encore qu'à l'amorce d'un phénomène d'accumulation: les quelque 150 000 pesos de dîme vers 1577 pèsent en apparence peu face aux 1 100 000 pesos en lingots d'argent expédiés par la Colonie vers la Métropole. Une telle étude était difficile, à cause des lacunes documentaires, mais la concentration des efforts sur un évêché-modèle (Michoacan?) aurait peut-être donné des points de références plus précis. Si nous prenons l'exemple de l'évêché que nous connaissons le mieux (mais pas forcément alors le plus important, ni surtout le plus représentatif), celui de Nouvelle-Galice, l'écart entre les prélèvements directs de l'Etat et de l'Eglise est considérable, pour un personnel en place sans doute assez proche en nombre: il doit approcher ou dépasser les 200 000 pesos pour le fisc en 1600, contre 36 000 pesos pour la dîme².

Mais alors que le surplus s'investit dans un cas sur place (constructions ecclésiastiques, charité, cens), il s'écoule rapidement vers Mexico, et au-delà Séville, dans l'autre. Il est vrai aussi que déjà en 1600 la dîme n'est plus que la partie apparente de l'iceberg, les oeuvres pies prenant de plus en plus le relai.

Une grande complexité: moins que toute autre l'institution ecclésiastique ne peut être traitée en un seul bloc, surtout lorsqu'il s'agit de creuser jusqu'à ses racines. Il est heureux que l'auteur ait fait preuve de qualités d'analyse et de synthèse: deux raisons supplémentaires pour attendre avec impatience la suite promise.

Thomas Calvo

Compte rendu de "*Relaciones y Memorias de la Provincia de Michoacán, 1579-1581*" par Alvaro Ochoa S. et Gerardo Sánchez D. editores, 242 pp., Morelia, 1985.

Les "Relations pour la description des Indes" —assez improprement appelées "Relations géographiques" depuis le XIXe siècle— qui concernent l'ancien diocèse du Michoacan ont été rédigées de 1579 à 1582: elles constituent une source indispensable à toute étude d'histoire et d'anthropologie sur le centre-ouest du Mexique. Il était paradoxal et extrêmement fâcheux qu'on ne pût jusqu'à présent consulter cette documentation de premier ordre dans une édition maniable et complète. Il faut donc savoir gré à A. Ochoa et à G. Sánchez de l'avoir entreprise et réalisée, ainsi qu'à l'Université Michoacane de Saint-Nicolas de Hidalgo et à la municipalité de Morelia d'en avoir permis la publication en 1985.

Cette édition est destinée à remplacer celle de J. Corona Núñez (Guadalajara, 1958, 2 vol. tirage de 200 exemplaires), qui donnait le texte des relations du Michoacan conservées à la bibliothèque de la *Real Academia de la Historia* à Madrid, en utilisant les copies du fonds Paso y Troncoso du Musée National d'Anthropologie de Mexico: mais certaines de ces relations n'y figuraient pas (Quacomán, Maquili, Motines) et elle ne donnait aucun des textes de la collection García Icazbalceta aujourd'hui conservée à Austin (sauf Patzcuaro, emprunté aux *Anales del Museo Michoacano* de 1888). Sa présentation était en outre d'une rare indigence: une "note préliminaire" de deux pages, étrangement rejetée en tête du tome

pesos alors, les droits sur l'argent des *cajas* de Guadalajara et surtout Zacatecas 1 40 000 pesos. Il manquerait encore de menues rentrées (cahrges vénales, *alcabalas*) et surtout les droits sur la *caja* de Guadiana.

2. Le *ramo de tributos* de la *caja* de Guadalajara rapporte environ 14 000

II, tenait lieu d'introduction et l'on ne s'était même pas soucié de reproduire le questionnaire de 1577, alors que les relations ne sont autres que les réponses à ses 50 articles, ni de fournir la moindre indication sur la provenance des originaux ou l'existence de relations non publiées!

L'ambition de la nouvelle édition est d'abord d'être complète. Outre les textes déjà parus en 1958, elle publie deux relations inédites, celles de Tiripitío et Motines, l'une et l'autre du plus grand intérêt, ainsi que certains textes qui avaient paru isolément dans *Tlalocan* (Tancítaro, Tuzantla, Zacatula) ou dans des éditions particulières (Quacomán), ou qui n'avaient été imprimés que par Vargas Rea, de detestable manière, comme celui de Maquili. Enfin, cette édition est pourvue d'une introduction (11 pages), de notes (18 pages) et d'une bibliographie de 17 numéros.

Le progrès est donc manifeste par rapport à la publication de 1958. Toutefois, et précisément parce qu'il s'agit de textes fondamentaux qu'il est indispensable d'éditer avec la plus grande rigueur, on a le droit d'exiger davantage et d'exprimer, le cas échéant, un certain nombre de réserves et de critiques.

Nous commencerons par un regret: pourquoi ne pas avoir joint à ce *corpus* le texte de la relation de Querétaro? A la date de sa rédaction, 1582, Querétaro appartenait toujours au diocèse du Michoacán. D'autre part, ce texte de toute première importance n'a encore fait l'objet, à notre connaissance, d'aucune édition récente: les publications anciennes (San Luis Potosí, 1897, et Querétaro, 1906) sont peu accessibles ou peu satisfaisantes.

Une observation concernant le titre de l'ouvrage: pourquoi "*Rela-*

ciones y Memorias"? Les textes publiés sont les *Relaciones* qui devaient servir de base à une description générale des Indes. Quant au terme *memoria*, il désigne, dans l'ensemble des documents qui nous intéressent, le questionnaire lui-même: "*Memoria de las cosas a que se ha de responder y de que se an de hazer las relaciones*" et ne constitue pas un synonyme de *relación*. A la page 28, la transcription du titre du questionnaire omet le *a* qui suit le mot *cosas*.

Pour ce qui est de la présentation générale, on constate tout d'abord l'absence de tout index: il serait pourtant fort utile de disposer au moins de celui des noms de personnes et de lieux. Il manque aussi une table des illustrations. Pas de glossaire non plus, ni pour les termes espagnols anciens, qui posent de sérieux problèmes, ni pour le vocabulaire d'origine tarasque ou nahua: les indications linguistiques sont assez nombreuses dans les notes, mais difficiles à retrouver et à utiliser, il eût fallu les regrouper de façon systématique.

Une autre lacune d'importance concerne les cartes. Il faut dire tout net que l'absence d'une carte permettant de localiser facilement et avec précision les principaux villages décrits par les relations sur le territoire de l'ancien diocèse du Michoacán est inacceptable dans une édition à ambitions scientifiques. Celle qui figure page 17 ne peut en tenir lieu: elle est de dimensions trop réduites, elle ne comporte ni échelle, ni coordonnées géographiques et les limites du diocèse y sont à la fois incomplètes et inexactes.

D'autre part, on comprend mal que les éditeurs n'aient pas publié toutes les cartes anciennes, ou *pinturas*, qui accompagnent les ma-

nuscrits de certaines relations. Ils n'en reproduisent que deux: celle de Tuzantla à la page 204 (d'après l'édition de J. Romero Quiroz, Toluca, 1971) et celle de Yuriria à la page 133 (emprunt à l'édition de F. Chevalier en 1975?): cette dernière carte, qui complète admirablement la relation correspondante, est ici inutilisable en raison de sa trop forte réduction (la reproduction mesure 11 x 10,5 cm, l'original 83 x 89 cm) et d'un manque à peu près total de lisibilité. Quant aux deux autres cartes importantes relatives aux relations du Michoacán, elles ne figurent pas dans ce volume, on ne sait trop pourquoi: il s'agit de la *pintura* qui accompagne la Relation de Celaya-Acámbaro (l'original, conservé à Madrid, couvre plus d'un mètre carré) et de celle de San Miguel y San Felipe de los Chichimecas, qui illustre une relation dont le texte est perdu: reproduite par W. Jiménez Moreno en 1944 et 1958, elle est de très belle facture, de la même main peut-être que celle de Yuriria, et tout aussi riche en information. De tels documents méritaient à coup sûr d'être l'objet de reproductions de qualité convenable, en attendant de bénéficier un jour de véritables éditions critiques. J'aurais préféré en tous cas leur publication à celle de la carte d'Ortelius, certes très belle, mais dont la fonction, en l'absence de tout commentaire documenté, reste purement décorative.

Venons-en maintenant aux textes eux-mêmes. La publication que nous avons sous les yeux ne prétend pas être une édition critique. Mais, ne serait-ce que parce que les éditeurs ont choisi de respecter dans leur transcription l'orthographe originale des documents, il est clair que l'ouvrage est avant tout destiné à un

public de chercheurs, historiens et anthropologues, même si tous ces utilisateurs potentiels ne sont pas des spécialistes du XVI^e siècle: à ce niveau, ils sont normalement en droit de connaître les conditions qui ont présidé à l'établissement des textes. Or, l'introduction ne donne sur ce point essentiel que des renseignements imprécis (page 24). Voici ce qu'écrivent les éditeurs: "Nous avons utilisé, dans la majorité des cas, l'édition de Guadalajara avec une nouvelle révision; et, dans la mesure du possible, les textes ont été collationnés avec les copies manuscrites qui se trouvent à la bibliothèque du Musée National d'Anthropologie et avec celles que nous avons obtenues des originaux de la *Real Academia de la Historia* et de l'Université du Texas." Ces explications ne sont pas satisfaisantes, puisqu'elles n'indiquent pas clairement, pour chaque relation, le texte qui a servi de base à la publication: édition de 1958, copies du fonds Paso y Troncoso, photocopies des manuscrits originaux?

Bien que les copies du fonds Paso y Troncoso soient généralement de bonne qualité, il eût été souhaitable de recourir dans tous les cas aux manuscrits de Madrid: la "note des éditeurs" de la page 7 laisse penser que ce travail n'a pu être fait que pour les relations de Quacomán, Maquili et Motines. Quant aux relations de la collection García Icazbalceta, on ne nous précise pas si les textes qui en sont publiés proviennent des copies de la collection Gómez de Orozco, des publications antérieures ou des manuscrits originaux: on peut logiquement supposer que le texte de la relation de Tiripitío est transcrit d'après une photocopie de l'original, puisque les éditeurs reproduisent deux illustrations (page 173

et 178) et les signatures finales (page 202).

On comprend mal que les éditeurs aient négligé d'apporter ces précisions, dont l'absence compromet la crédibilité scientifique de leur travail. Ils auraient pu les intégrer à la série de notices, une par relation, qu'ils ont par ailleurs établies et où figurent en principe, pour chaque texte: 1) la date de rédaction; 2) le nom de l'auteur ou rédacteur; 3) la localisation et la cote du manuscrit original; 4) les éditions antérieures. Pour huit des relations mentionnées (Asuchitlán, Cuseo, Necotlán, Celaya, Sinagua, Tuxpa, Taimeo, Tingüindín), aucune indication n'est fournie sur la localisation des manuscrits: précisons qu'ils se trouvent à la bibliothèque de la *Real Academia de la Historia* à Madrid. Quant aux relations de Cuitzeo et de Chilchota, on a la surprise de lire page 20 que les originaux en sont conservés à l'*Archivo General* de Simancas, "dans la collection López de Velasco": erreur manifeste qui ne peut s'expliquer que par une interprétation fautive des indications sur l'histoire du *corpus* des relations figurant dans le vol. 12 du *Handbook of Middle American Indians*. Renseignements pris à Simancas, on nous a confirmé que ces manuscrits ne s'y trouvaient pas. Ils sont à Madrid, comme les précédents.

Tout cet appareil critique est donc à préciser et à corriger, puisque sa fonction est de permettre à tout utilisateur de l'édition de vérifier la teneur des textes publiés. De telles vérifications ne sont pas inutiles, nous n'en voulons pour exemple que la transcription de la relation de Tiripitío, dont cette édition est à proprement parler l'originale. Nous avons en effet procédé à la collation du texte publié aux pages 179-197

avec la photocopie du manuscrit et nous ne pouvons pas ne pas manifester notre désaccord avec un certain nombre de lectures des responsables de la publication. On nous pardonnera d'en donner ci-dessous un relevé, d'ailleurs incomplet puisqu'il ne mentionne pas plusieurs erreurs de détail. Il ne s'agit pas de pointillisme érudit, mais du rappel de quelques évidences méthodologiques. La relation de Tiripitío est peut-être la plus fascinante et la plus belle de toutes celles du Michoacán, la plus riche en données de toutes sortes sur le formidable changement culturel qui était en train de s'accomplir dans toute la Nouvelle-Espagne depuis un demi-siècle: il n'est pas un historien qui n'éprouve à sa lecture une profonde émotion en même temps qu'une véritable excitation intellectuelle, elle ne peut manquer d'être un objet privilégié d'études... ce qui suppose que le texte en est sérieusement établi. Or la lecture du manuscrit n'est rien moins qu'aisée: aux difficultés qui tiennent aux caractéristiques de l'écriture, s'ajoutent celles que provoque l'état matériel du manuscrit, l'encre ayant traversé le papier des feuillets écrits recto-verso. Dans plus d'un cas, on hésite, certaines lectures font légitimement problème et je ne me risquerais pas à trancher nettement sur quelques points. Il me semble toutefois que les rectifications proposées ci-dessous peuvent être acceptées sans difficulté. C'est ainsi que nous corrigeons à la page 181, *cota* en *cola*; à la page 182: *le ponian* en *se ponian*, *arte* en *ayre*, *batas* en *botas*, *albares* en *albures* (poissons), tandis que nous hésitons à lire *huir* à la place de *suvir*. A la page 183, là où les éditeurs impriment: "*otro pescadillo chiquito que se adereza. Cito esta loma...*", nous lisons "*otro pescadillo chiquito que*

se dize çiqito. Esta loma...”. Page 184, L’abréviation *t^os de vista* ne correspond pas à *todo de vista*, mais à *testigos de vista*. A la page 185, il faut corriger *se via de entender en se devia de entender*. A la ligne 3 de la page 187, omission de “*y a legua*”. A la page 188, il faut lire non pas “*peras montesas*”, mais, “*parras montesas*”, sans quoi le paragraphe qui suit sur vignes et vin n’a pas de sens; et plus loin, il convient de corriger *cafeto*, le caféier étant inconnu en 1580 aussi bien en Espagne qu’au Mexique, en *acofeyfo*, dont la forme moderne est *azofaifo*, jujubier.

Nous corrigeons aussi, page 189, *mudenla* en *muelenla*, page 190, *garzas* en *sacres* (oiseaux de proie); page 191, *güilotas* en *grullas* (grues); page 192, *zal* en *cal* (chaux) et *tener* en *temer*. Page 194, à la place de “*ni tiene casa ni tahaza...*”, il faut lire, nous semble-t-il, “*ni tiene casa ni la haze...*”. A la page 196, au lieu de “*el antemuro... zaca la parte del patio*”, nous lisons “*el antemuro... cae a la parte del patio*”; même page, ligne 1 du cap. 37, omission du mot *grande* après *hospital*. Enfin, en comparant la transcription des signatures page 197, avec la reproduction de la fin du manuscrit page 202, on se convaincra que plusieurs lectures sont à modifier.

Nous ne commenterons pas trop longuement les notes, qui sont d’extension et de valeur très inégales: rien d’étonnant à cela puisqu’elles sont dues à cinq auteurs différents! On a en effet reproduit partiellement celles que Robert H. Barlow et Ignacio Bernal avaient rédigées respectivement pour leurs éditions des relations de Jiquilpan et de Tancítaro et qui sont remarquablement étendues et précises. Les autres sont dues aux responsables de

l’ouvrage, ainsi qu’à José Corona Núñez, qui ne craint pas les affirmations tranchantes: on a le droit de penser que les “*pretarascos*” sont originaires du Pérou, mais il ne suffit pas de l’affirmer en passant comme une vérité établie, il faut donner des preuves! Et était-il vraiment nécessaire de faire appel à de si lointaines influences pour expliquer la présence à Chilchota de cultures en terrasses?

On éprouvera aussi quelque agacement en constatant que les *Noticias para formar la historia... del obispado de Michoacán*, de José Guadalupe Romero —qui datent de 1862, mais ont été rééditées sous un titre différent en 1972— continuent à être utilisées comme une source digne de foi en matière d’histoire des XVI^e et XVII^e siècles, en dépit de l’insuffisance de leur information et des grosses erreurs qu’elles renferment: c’est sur cet ouvrage que se fondent les rédacteurs de l’introduction pour écrire que Fr. Juan de Medina Rincón, OSA, troisième évêque du Michoacán, connaissait “à la perfection plusieurs langues indigènes, parmi lesquelles le nahuatl, l’otomi et le tarasque” (page 13 et 15, note 6)! Je ne sais si Fr. Juan savait le nahuatl et l’otomi, mais je suis sûr qu’il ignorait le tarasque: il l’a écrit lui-même dans plusieurs lettres en 1582 et c’est précisément pour cette raison qu’il demandait au pape et au roi d’Espagne l’autorisation de résigner son évêché!

Ma conclusion sera brève au terme de cette trop longue recension, dont les critiques sont exemptes de toute intention polémique: il n’est malheureusement pas possible de considérer l’édition de Morelia des *Relaciones de Michoacán* comme l’ouvrage de référence que nous souhaitons en cette matière. Il faut

donc envisager de reprendre cette tâche sur des bases nouvelles, dans le cadre d’un séminaire par exemple: la plupart des défauts que nous avons été obligé de signaler dans cette édition aurait pu être éliminés, j’en suis persuadé, par un examen critique collectif bien organisé.

Jean-Pierre Berthe

A propos de “*Mi pueblo durante la revolución*”, colección *Divulgación*, INAH, 3 tomes, México, 1985.

Lorsqu’on tente de mener à son terme un projet comme celui qui s’intitule “*Mi pueblo durante la Revolución*”, on n’est pas toujours conscient de toutes ses implications, en dehors de celles qui concernent l’énorme effort demandé aux participants du concours.

Ce projet précis se trouvait justifié de maintes façons, mais essentiellement par le souci de sauvegarder, pour l’histoire moderne, le témoignage de contemporains de la période révolutionnaire. Concrètement il fut décidé d’organiser un concours. La convocation s’établit sur des bases très larges, délimitées seulement par un cadre chronologique: intentionnellement, on n’a pas voulu fixer de thèmes spécifiques pour ne pas brider les participants. Les convocations furent ensuite distribuées, en veillant à ce qu’elles atteignent les lieux les plus reculés.

Pour cela, il fallut faire appel à beaucoup de bénévoles et à quelques institutions, comme le *Museo Nacional de Culturas Populares*. La diffusion se fit en particulier dans les asiles pour vieillards.

Le travail de classification et de synthèse thématique des travaux recueillis s'organisa selon plusieurs critères: provenance, type de participant, contenu. On prêta aussi attention à ce que les récits fussent originaux, ce qui obligeait à les confronter à diverses publications locales et régionales dispersées. L'originalité une fois vérifiée, il fallait estimer l'intérêt des récits et l'importance de leur contenu: certains étaient formellement très beaux, mais contenaient peu d'information historique; d'autres, écrits sans élégance, offraient une moisson abondante d'informations originales. Beaucoup de participants avaient été acteurs des faits rapportés, d'autres se faisaient simplement les rapporteurs d'information provenant de leurs aînés.

Les travaux pré-sélectionnés furent soumis aux jurés pour être dé partagés. Enfin les témoignages furent préparés pour la publication, au cours d'une nouvelle phase de travail, longue et laborieuse: révision de la ponctuation (le style et le contenu restèrent inchangés) puis des épreuves. La publication terminée, en trois tomes, il reste une dernière étape, peut-être la plus difficile du projet, à savoir l'analyse et la confrontation des informations contenues dans tous ces témoignages. Ils pourront alors être incorporés au *corpus* documentaire de la recherche historique.

Comment réaliser cette tâche, et dans quelle intention? La production concernant la Révolution et ses interprétations est déjà très variée. Il

existe, par exemple, les *Mémoires* (peu nombreux en fait); les analyses sur la trajectoire idéologique; quelques histoires régionales et locales (peu abondantes); et même les ouvrages de certains auteurs qui se sont identifiés à la Révolution, comme Emilio Portes Gil avec son *Autobiografía de la Revolución Mexicana*. Tous ces travaux ont été élaborés par des intellectuels, des idéologues et, généralement, des militants importants de la geste révolutionnaire. Dès les premiers sursauts, il y a eu des chroniqueurs, des journalistes et nombre d'autres auteurs qui, sous des angles divers, ont analysé le mouvement de 1910 et continuent à le faire. Mais, ici, on cherche à faire surgir l'histoire rapportée par le peuple, en entendant par là l'ensemble des classes subalternes; c'est-à-dire qu'on recherche la version libre, sans compromissions, celle que les "bâtisseurs de l'histoire" avaient oubliée.

Presque toutes les histoires de la Révolution présentent des visions tant soit peu monolithiques, selon la tendance au pouvoir; aucune n'est complète ni ne se penche sur chaque région en particulier. Il est vrai que chaque version possède sa part de vérité, mais laquelle est la plus fiable? Peut-être celle qui est issue des documents d'archives? A moins que ce ne soient celles qui proviennent des hémérothèques ou des sources bibliographiques... Il est hors de doute que la vision présentée par cette nouvelle approche possède une charge importante de subjectivité, d'oublis ou d'intérêts partisans. Il est évident qu'elle est autant imprégnée de charges émotives, idéologiques ou politiques, que les documents d'archives, les journaux ou les livres. C'est pour cela que les do-

cuments qui la constituent doivent être évalués et confrontés. Malgré tout, ils représentent un apport très important, qui viendra enrichir toute l'information obtenue à travers les autres sources.

Dans ce cas, pourquoi les historiens n'acceptent-ils pas toujours le témoignage direct, oral ou écrit, comme une source digne de foi? Peut-être par déformation professionnelle, puisqu'on leur enseigne que seul le document d'archive apporte toute la vérité. Mais comme tout revient à sa source, les nouvelles méthodologies de recherche historique retrouvent le document direct, en font une des sources essentielles dans la reconstruction de l'histoire sociale contemporaine.

Le mouvement social qui éclata au Mexique en 1910 se trouve reflété dans la vie des personnes qui y participèrent. Ce n'est qu'à travers des regards variés à l'intérieur de chaque groupe qu'il sera possible d'apprécier l'impact différent sur chaque individu, et les conséquences qui en découlèrent. Un témoignage qui tourne autour d'une "histoire vécue" offre un attrait nouveau par son aspect documentaire, et revalorise sous une nouvelle forme les messages et l'usage qui en sont faits. Ce que l'on recherche, avec la collecte de tels témoignages, c'est donc la connaissance d'une bonne partie des aspects de la vie publique et privée, familiale et culturelle, du peuple; l'obtention du témoignage vivant, qui reflète "la vérité" de ceux qui assistèrent ou participèrent aux événements; c'est l'émergence de cette version qui a été systématiquement écartée de nos histoires.

Il faut donc toute une série de recherches qui amplifient le "corpus documentaire" et bibliographique.

On doit l'accompagner d'interprétations sur sa portée selon les divers groupes sociaux. La recherche faite à partir de ces témoignages répond au besoin de disposer de textes dignes de foi, c'est-à-dire non altérés à des degrés divers par la reconstitution littéraire. Il ne peut être question d'une simple compilation —encore que celle-ci permette une nécessaire analyse de modèles stylistiques et morphologiques— mais de la recherche du sens social, de la persistance (ou de l'absence), dans ces récits, de la version officielle diffusée par divers véhicules idéologiques du groupe dominant (comme le sont les programmes d'enseignement de l'histoire, la publication d'œuvres historiques, ainsi que les moyens de communication de masse qui, notamment, manipulent et distordent les formes d'expression de la culture populaire).

Ces témoignages nous ont permis de connaître les diverses et multiples survivances qui restent dans le souvenir des anciens, qu'il s'agisse de la Révolution mexicaine ou de la vie quotidienne et des mentalités. Les points de vue n'évoluent pas seulement en accord avec l'âge et le sexe, mais plus encore en fonction du lieu d'origine. À partir de ces témoignages, on pourra déterminer les épisodes qui ont le plus profondément secoué les habitants de la ville de Mexico, ou ceux dont l'importance fut seulement provinciale. Les récits on afflué tant de régions peu bouleversées que de zones profondément transformées par les événements. Autrement dit, nous saurons mieux quelles localités furent révolutionnaires et quelles autres furent "révolutionnées".

Déjà l'on peut noter la commotion que la lutte armée a provoquée sur la population. On peut relever la

disparition de personnes et de groupes, ou le déplacement de villages entiers (ainsi dans la zone zapatiste), sans que les protagonistes aient une conscience claire des mobiles qui motivaient ces faits. On notera aussi les tueries à grande échelle, les conséquences des déplacements effectués par les troupes adverses, que la population confondait souvent. Un autre apport des participants à ce concours a été l'information fournie sur l'histoire de la ville de Mexico, plutôt négligée jusque là. Que se passait-il dans la capitale alors qu'un mouvement social s'étendait sur tout le pays? Une bonne partie des travaux reçus se réfère à ce thème, à travers diverses approches. Nous pourrions développer encore de nombreux autres thèmes, en particulier la lutte armée et les personnages de chaque fonction, ou encore la tradition orale, jusqu'ici transmise seulement de parents à enfants, mais maintenant consignée sur le papier.

Alicia Olivera de Bonfil

Actualité de la pseudo-presse historique

Les montages de nouvelles formant rétrospective historique pour une vulgarisation de qualité sont un genre littéraire qui se développe. On sait que le quotidien *Le Monde* reconstitue et édite ses propres dossiers de coupures de presse en une série de volumes qui retracent une histoire du monde contemporain depuis 1945. Au Mexique, deux publications de ce genre sont à signaler.

— Parus en 1984, les deux volumes de *Tiempo de México* (SEP-Cultura) couvrent les années 1807-1911 en 25 fascicules pour le premier, les années 1911-1964 en 21 fascicules pour le second. Au total 180 pages denses (chaque "journal" est formé de 4 pages) de nouvelles synthétisées et d'illustrations d'époque sélectionnées. L'ensemble forme une chronologie d'histoire mexicaine d'usage très commode.

— Daté de janvier 1986 le troisième volume de la *Guía de forasteros, estancillo literario* (Instituto Nacional de Bellas Artes) couvre la période de 1816-1821 en 15 cahiers de 12 pages. Il s'agit dans chaque livraison de textes d'époque édités sous la responsabilité de Margo Glantz. Dialogues, poèmes, textes politiques, tracts ou brochures sont renforcés par une illustration moderne de qualité, des chronologies, des bibliographies et indications d'archives.

Claude Bataillon